

## VIE DE LA SAINTE GRANDE MARTYRE BARBE

Le vénérable Siméon Métaphraste, commémoré le 9 novembre, était un écrivain et homme d'État byzantin ayant vécu dans la seconde moitié du IXe siècle. Il est surtout connu pour avoir compilé les Vies des saints, qui furent très respectées non seulement par ses compatriotes, mais aussi dans de nombreux autres pays.

«Le titre Métaphraste (du grec «traducteur») exprime la nature du travail de Siméon sur les biographies. Bienheureux Siméon, ayant entre ses mains des récits anciens, s'efforça de les traduire (métaphrase) en une forme plus aboutie, tant sur le plan du style que du contenu. Les biographies qu'il a écrites sont d'une élégance que seule une pieuse inspiration peut permettre.»

Les «Vies» de Métaphraste comprennent trois volumes de la «Patrologie grecque». Outre les ajouts de Métaphraste visant à donner plus de profondeur et de force au récit et à embellir la langue, Michel Psellos décèle dans ses métaphrases une dimension de critique historique : il aurait éliminé des légendes antiques toute affirmation injuste, ainsi que les erreurs de formulation, et, d'une manière générale, tout ce qui pourrait susciter le ridicule, voire le mépris, chez les lecteurs.

Le nombre de biographies composées par Siméon n'a pas encore été déterminé avec précision. Allace, qui les a comparées aux originaux antiques de ces vies à partir de manuscrits de la Bibliothèque vaticane, en dénombre 122. Parmi les autres vies et éloges mentionnés par Métaphraste, 444 concernent des individus connus et 95 des inconnus.

La Vie de la sainte grande martyre Barbara d'Héliopolis († 306) est l'une des œuvres hagiographiques byzantines traduites les plus répandues dans la Rus' antique. On peut affirmer sans exagérer que la sainte grande martyre Barbara compte parmi les saints les plus célèbres et vénérés de l'Eglise orthodoxe. Elle est considérée comme une protectrice contre la mort subite et violente («impudente»), sans repentir ni communion.

Ci-dessous figure une traduction complète du grec ancien de la Vie de la grande martyre Barbe. Extrait de la Collection de Métaphraste (BHG, n° 216) et du Patrologie de Migne (PG. 116, col. 301-316).



## La Passion de la sainte... glorieuse et victorieuse grande martyre Barbara du Christ

1. Pour l'impie empereur Maximien, qui consacrait une grande partie de ses efforts à l'idolâtrie, la question la plus urgente et digne d'une préoccupation constante était celle de la vénération des démons et du renforcement du mal de toutes ses forces. Quiconque vénérât le Nom divin du Christ devait, selon lui, renoncer à sa foi pieuse par serment ou être soumis à divers châtiments, de sorte qu'en plus de la privation de tous ses biens, il serait privé de force de la vie elle-même.

Or, dans un certain pays, alors appelé Héliopolis, vivait un noble de confession hellénique, très riche et jouissant d'une grande renommée. Cet homme s'appelait Dioscore et était connu comme le père d'une fille unique, Barbara. Elle était l'objet de son amour et de toute son espérance. Il souhaitait préserver sa pureté, car elle était d'une beauté extraordinaire et sans pareille. Aussi, pour empêcher quiconque de la contempler de l'extérieur, il fit ériger une haute colonne et, à l'intérieur, il fit placer une statue, une demeure habilement construite. Il y plaça Barbara, de sorte que nul ne puisse y entrer et qu'aucun regard ne puisse la toucher.

Tout cela, cependant, était l'œuvre de la divine Providence, qui prévoit l'avenir d'en haut. Car en elle, la grâce du Consolateur, touchant secrètement ses yeux cachés, l'illumina de la lumière de la connaissance de Dieu et lui révéla merveilleusement le vrai Dieu. Ainsi, la tour abritait une vierge, dont l'âme était bâtie sur les fondements de la foi et préservée à cette fin : le salut de beaucoup.

2. Lorsqu'elle atteignit l'âge nubile, son père se préoccupa beaucoup de savoir à qui la donner en mariage. De nombreux prétendants nobles, riches et distingués se rassemblèrent pour le demander en mariage. Car sa beauté, bien qu'invisible, était audible, et ils recherchèrent donc sa main avec grand effort. Cependant, le père considérait comme déshonorant et indigne que, tandis qu'il faisait lui-même de grands efforts pour marier sa fille, celle-ci ne manifeste aucun désir de le connaître et s'oppose totalement à son projet.

Un jour, il se leva vers elle et lui parla de mariage, lui confiant tous les efforts et les peines qu'il avait déployés pour prendre soin d'elle. Elle refusa de l'entendre, non seulement en son for intérieur, mais aussi à ses oreilles, et, rejetant cela comme une chose discordante et inconvenante, elle rejeta avec colère son père lui-même. «Car, dit-elle, si tu m'en reparles, tu ne seras plus mon père, car je me ferai justice moi-même.»

Alors le père prit une décision, estimant qu'en cette circonstance, il valait mieux persuader que contraindre, et pensant que sa fermeté n'était ni de l'obstination ni de la désobéissance, mais un profond désir de pureté. De plus, Dioscore lui laissa suffisamment de temps pour réfléchir, afin qu'elle se convertisse et lui obéisse. Il n'en dit pas plus et descendit aussitôt de la tour. Arrivé aux thermes, qu'il avait récemment entrepris de construire et auxquels il était entièrement absorbé, il recruta un grand nombre de bâtisseurs qualifiés et travailla avec diligence à leur tâche. Il accélère la construction et, après avoir ordonné que l'édifice soit érigé le plus rapidement possible et après avoir fourni [aux constructeurs] une compensation complète, il part pour une terre lointaine.

3. Le voyage de Dioscore s'étant prolongé, la servante de Dieu, Barbara, descendit de la tour pour voir comment les thermes seraient construits. Inspectant la partie sud de l'édifice, éclairée par deux fenêtres, elle critiqua les bâtisseurs : «Pourquoi n'avez-vous pas ajouté une troisième fenêtre ? On aurait ainsi pu recevoir davantage de lumière et l'édifice aurait été plus beau.» Ils répondirent : «Ton père l'a ordonné.» Mais Barbara insista. Craignant d'avancer d'autres arguments, ils invoquèrent leur crainte de son père comme prétexte. Alors, la bienheureuse Barbara fit le signe de la Trinité avec ses doigts : «Vous devez installer trois fenêtres, selon le chiffre trois. Et si cela déplaît à mon père, je lui répondrai moi-même.» Les bâtisseurs cédèrent et exécutèrent leurs ordres. Une fois la décoration des bains achevée, la sainte se consacra de plus en plus à la pieuse méditation, car son cœur était comblé par la grâce du saint Esprit et rempli de foi et d'espérance en Christ. Ainsi, debout aux

bains et regardant vers l'est, elle traça du doigt l'image de la Croix divine sur le marbre qui les recouvrait.

Afin que la postérité sache ce qui s'était passé et proclame la puissance du Christ, cette image de la Croix, imprimée de son doigt, demeura gravée sur les fonts baptismaux comme dans le fer. Et jusqu'à ce jour, elle reste clairement visible sur le marbre, non seulement pour émerveiller, mais aussi pour élever la foi de ceux qui la contemplent. Car, en vérité, même aujourd'hui, les fonts baptismaux sauvent et guérissent tous ceux qui souffrent et qui aiment le Christ. Car si quelqu'un comparait cette source aux courants du Jourdain, à la source de Silo ou à l'étang des Brebis, il ne serait pas loin de la vérité. Car par elle se révèle de la même manière la puissance du Christ, qui produit de nombreux miracles.

Alors que la martyre traversait les bains publics, son regard se posa sur les idoles que son père vénérât et sur les dieux infâmes. Elle ne pouvait plus les supporter et soupira profondément pour ceux qui les vénéraient, des êtres dépourvus d'âme. Puis elle leur cracha au visage, disant : «Que ceux qui vous adorent et tous ceux qui ont confiance en vous vous ressemblent.» Après ces mots, elle monta aussitôt dans la tour, où elle se consacra à la prière et au jeûne, s'unissant entièrement aux bénédictions célestes.

Peu de temps après, son père revint et inspecta toute la maison. Son regard se porta alors vers les bains publics; il y vit une troisième fenêtre ajoutée aux deux autres. Il se demanda comment cela avait pu se produire, contrairement à ses ordres. Lorsque les bâtisseurs lui rapportèrent que cette innovation était l'œuvre de sa fille, il la fit venir et lui demanda confirmation. Elle ne le nia point, mais répondit que c'était précisément ainsi que les vitraux auraient dû être faits, et assura son père que le résultat était magnifique.

Son père entra aussitôt dans une colère noire. «Dis-moi, dit Dioscore, comment et pourquoi cela est-il mieux ?»

Barbera répondit : «Parce que trois sont fondamentalement différents de deux. Car, dit-il, trois vitraux éclairent tout homme venant au monde.» Ainsi répondit-elle, démontrant, bien sûr, la grandeur de la sainte Trinité. Le père, perplexe devant l'étrangeté et la nouveauté de ses paroles, les médita, et, arrivé à ses bains, lui demanda : «Comment la lumière de trois vitraux éclaire-t-elle l'être humain tout entier ?» «Écoute, Père, dit-elle, et tu comprendras. Et en même temps, regarde le signe de la Croix.» Puis, du doigt, elle montra : «Regarde, [voici] le Père, le Fils et le saint Esprit : de cette Lumière toute la création mentale est illuminée.» Cependant, ces paroles de vérité furent à peine tolérées par des oreilles enclines au mal et au mensonge, et le père fut empli de colère. Il oublia alors qu'il était père et se hâta de devenir un tyran et un meurtrier. Il dégaina l'épée qui pendait sur son épaule, avec l'intention de tuer Barbara de ses propres mains. Mais elle leva les mains, les yeux et l'esprit vers le ciel et implora l'aide de Celui qui peut accorder le salut. Car elle n'oublia pas de se tourner vers Celui vers qui elle s'était toujours tournée. De même que la première martyre, Thècle, avait épargné ses poursuivants et avait ordonné au rocher qu'elle rencontrait de s'ouvrir et de la recevoir, de même cette autre martyre, tout aussi célèbre, fut sauvée par un miracle semblable et égal. Car lorsque ce bourreau (car un meurtrier d'enfant est indigne d'être appelé père), levant son épée, s'apprêtait à transpercer sa fille, le rocher voisin se fendit en deux et, par un signe divin tout-puissant, la reçut. Ainsi, arrachée aux mains assoiffées de sang, elle demeura insaisissable et traversa des régions plus montagneuses. Mais il n'était pas véritablement son père, car il était incapable de comprendre le miracle qui s'était produit; il était plus insensible à la vue des rochers eux-mêmes et moins intelligent qu'eux, car il demeurerait empli de rage et désirait s'emparer de sa fille. Agissant ainsi non comme un vrai père, mais plutôt comme le fils d'un meurtrier, tel qu'il l'était depuis toujours, qui, suivant la parole de l'Écriture divine, trouve le moyen de tuer et de détruire.

5. Lorsque Dioscore rencontra deux bergers, il leur demanda s'ils savaient quelque chose à ce sujet. L'un d'eux, âme miséricordieuse et réticent à trahir celle que

son père persécutait tant, le nia aussitôt, feignant l'ignorance et préférant un mensonge à une vérité salutaire plutôt qu'à une vérité déformée. Mais qu'Hérode ait honte, franchement, car il se souvint de son serment sans raison valable – permettez-moi de raconter une autre histoire – et, pour justifier sa débauche, il resta fidèle à son serment inique. L'autre berger, plus impie encore, lui indiqua le chemin qui y menait, moins par ses paroles que par ses actes.

Mais comme son acte était injuste, il en subit aussitôt le châtement : ses brebis furent maudites par le martyr et, cessant d'être des brebis, elles furent transformées en scarabées, portant éternellement le fardeau du crime de leur berger et condamnées à errer à jamais autour du tombeau de sainte Barbe.

Alors, Dioscore, fou de rage, suivit les instructions du berger rusé et rejoignit la sainte dans son chagrin. D'abord, enflammé par la colère, il se mit à la battre. Puis, la saisissant par les cheveux et la traînant de force, il l'enferma dans une petite cabane, y posta une garde, en verrouilla l'entrée et y apposa un sceau. Ensuite, en toute hâte, il se rendit auprès de Martianus, qui faisait office de gouverneur, et lui raconta toute l'histoire. En substance, son accusation était la suivante : «La fille, dit-il, renie les dieux, mais a choisi les actes des chrétiens et, contrairement à nos espoirs, les honore.» Il parla donc et remit Barbara, qu'il avait amenée, à l'homme avec lequel il avait auparavant conclu un accord : ne pas épargner sa fille (ô miséricorde paternelle, ô père !), mais la torturer avec la plus grande cruauté et lui infliger le châtement le plus atroce.

6. Aussi, lorsque Martianus s'assit [sur le banc des juges], il commença aussitôt le procès et ordonna qu'on amène la sainte [devant lui]. Cependant, remarquant sa beauté et son honnêteté, il oublia la promesse faite à son père et se montra disposé à l'admirer plutôt qu'à la punir. Aussi, se tournant vers elle avec bienveillance, il dit-il : «Aie pitié de toi-même, ô Barbara, et sois prête à offrir un sacrifice aux dieux avec nous. Car je tiens à toi et ne souhaite pas soumettre une telle beauté à la torture. Mais si tu n'obéis pas, alors [toi-même] finiras par me contraindre à te traiter d'une manière que je ne souhaite pas.» La martyre déclara alors : «J'offre un sacrifice de louange à mon Dieu, Créateur du ciel et de la terre, et de tout ce qui s'y trouve. Au sujet de vos idoles vaines, David, inspiré par l'Esprit divin, a dit : *Les idoles des peuples sont d'argent et d'or, œuvres de mains humaines*. Tous les dieux des peuples sont des démons, mais le Seigneur a créé les cieux. Je reconnais aussi que leur espérance est vaine, et je confesse ouvertement la vanité de leur culte.»

À ces mots, le juge, furieux, ordonna qu'on la déshabille et qu'on la flagelle cruellement avec des lanières de cuir grossier. Puis, voulant aggraver ses souffrances, il ordonna qu'on frotte ses plaies avec un cilice. Soumise à un tel châtement inhumain, d'horribles plaies s'ouvrirent sur son corps, et le sang de la vierge inonda la terre entière. Après le supplice, elle fut jetée en prison, tandis que le gouverneur réfléchissait à la peine supplémentaire qu'il allait lui infliger.

7. Alors que minuit était déjà passé, une lumière éclatante illumina son visage et le Christ lui apparut, la réconfortant et lui ordonnant de ne craindre en rien les hommes mauvais. «Car je suis avec toi, dit-il, et tu seras sauvée à l'ombre de mes ailes.» Aussitôt que ces paroles du Christ adressées à la martyre eurent retenti, ce qui avait été annoncé par Isaïe s'accomplit en elle. La guérison la frappa instantanément et les marques des coups, comme si elles n'avaient jamais existé, disparurent de son corps. Cette guérison emplit la sainte de joie et d'allégresse, et une allégresse éternelle régnait sur elle, comme je le répète encore aujourd'hui, selon les paroles d'Isaïe.

Une femme pieuse et craignant Dieu, nommée Julienne, qui se trouvait auprès de la martyre à ce moment-là, méditait avec émerveillement sur les miracles extraordinaires qui lui étaient arrivés. Voyant ses blessures instantanément guéries, elle rendit gloire à Dieu et, comme une sœur, en accord avec la martyre, elle commença à se préparer aux coups et à la flagellation.

Alors le gouverneur s'assit pour la seconde torture et la sainte fut amenée devant lui. Un spectacle terrifiant se révéla à tous : pas la moindre larme ne subsistait



sur son corps, et aucune ecchymose n'était visible. Alors le juge, aveugle (malheur à lui !), indifférent à la vérité, rejetant à la fois la grande puissance de Dieu et le repentir de sa vie passée et de ses propres erreurs, au lieu d'attribuer sa guérison au vrai Dieu, rejetant toute honte, l'attribua à ses dieux. «Tu vois, dit-il, Barbara, comment les dieux te protègent et prennent soin de toi, eux qui ont guéri tes blessures.»

Le martyr du Christ lui répondit : «Ceux qui sont aveugles comme toi et qui ont besoin de mains humaines pour exister, comment pourraient-ils accomplir une telle chose ? Mais si tu veux savoir qui m'a guéri, c'est Jésus Christ, le Fils de Dieu, que tu ne peux voir dans les ténèbres profondes du mal, car ton âme est privée de la vue.»

8. À ces mots, la colère du gouverneur s'enflamma encore davantage et, incapable de se contenir, il ordonna que les côtes du martyr soient lacérées par des griffes de fer, que ses membres déjà brisés soient brûlés par des torches enflammées, puis que sa vénérable tête soit frappée d'un coup de marteau. Ses ordres furent exécutés sans délai, et la pieuse Julienne, impuissante, assista au supplice du martyr. Ne pouvant l'aider, elle fit ce qu'elle put, manifestant ouvertement son amour pour elle, sans prêter attention aux personnes présentes ni au gouverneur, et versant des larmes abondantes. Martianus la remarqua alors et, apprenant qu'elle était elle aussi chrétienne et qu'elle était accablée de pitié et profondément troublée, il ordonna qu'on la saisisse et qu'on la pende à un arbre, ainsi que la martyre Barbara, de la même manière. Leurs côtes furent passées sous des peignes de fer.

Alors Barbara, souffrante et impitoyablement tourmentée, leva les yeux au ciel. «Tu sais, dit-elle, ô Dieu qui connais les cœurs, que j'ai soif de toi et que, aimant tes lois, je me suis offerte entièrement à toi, et je suis entre tes mains. Mais toi, Seigneur, ne nous abandonne pas, mais protège-nous par ta miséricorde et fortifie-nous ensemble pour achever cette course [de la vie].»

Ainsi la martyre du Christ pria le Seigneur, pour qui elle endurait ces souffrances, afin que leur faiblesse naturelle soit fortifiée par son secours. Car celui qui dit la vérité le savait lorsqu'il a dit : «L'esprit est bien disposé, mais la chair est faible.»

9. Le tyran, cependant, s'opposa à elles en tout point et, pour briser leur courage face à la multitude des maux, il eut recours à un autre châtiment : il ordonna qu'on leur coupe les seins au couteau. Je sais que vous vous évanouirez rien qu'en entendant cela. Pourquoi infligeait-il de telles souffrances, et cela à des femmes ? N'était-ce pas pour leur amour inébranlable du Christ, n'était-ce pas pour la foi qui fortifiait leurs âmes ? Mais la servante du Christ, Barbara, ne cacha rien de ce qui la soulageait de cette douleur atroce. Aussi, elle implora-t-elle de nouveau le secours du ciel : «Ne nous rejette pas loin de ta présence, ô Christ, et ne nous retire pas ton Esprit saint. Rends-nous, Seigneur, la joie de ton salut, et par ton Esprit souverain, fortifie-nous dans ta crainte.»

Comme elles étaient d'accord et partageaient la même force et le même courage face à un tel supplice, le gouverneur ne put imaginer rien de plus ingénieux, ni peut-être de plus malicieux, que de les séparer. Il ordonna que Juliana soit emprisonnée et que Barbara soit promenée nue à travers le pays, devant tout le peuple, et, de surcroît, flagellée. Alors la martyre, ainsi honteusement et indécentement conduite, fit de nouveau ce qu'elle avait coutume de faire et leva les yeux au ciel : «Toi qui couvres les cieux de nuages, dit-elle, et enveloppes la terre de ténèbres, comme de langes, couvre ma nudité, ô Roi, et fais que mes membres ne soient pas visibles aux yeux des méchants; et que ta servante, ô Christ, ne soit pas raillée et ridiculisée jusqu'à la fin par ceux qui nous entourent.»

Entendant cela de son saint temple, Dieu, prompt à protéger et apparaissant aussitôt, remplit véritablement son cœur de joie et la revêtit d'un vêtement invisible. Lorsque la martyre eut ainsi achevé sa procession honteuse, elle fut de nouveau conduite devant l'impie Martien.

10. Après que le bourreau se fut convaincu que la belle Juliana pensait la même chose que Barbara, et lorsqu'il réalisa qu'elles n'étaient nullement convaincues ni par

de glorieuses promesses ni par de méchantes menaces, cependant, prenant soin de ne pas s'attirer un plus grand déshonneur et de ne pas paraître lui-même clairement fou, essayant d'accomplir ce qu'elles [avec Dioscore] n'avaient pas pu accomplir, il prit une décision et ordonna que l'une et l'autre soient décapitées.

Ainsi, il ne suffisait pas à Dioscore que sa fille se tienne devant lui, qu'il soit le témoin de tant de larmes; le père meurtrier ne s'arrêta pas là, ni ne se contenta d'un si grand malheur, que les yeux du père voient sa fille et sa beauté fauchées par les mains des licteurs. Il aurait considéré cela comme une honte pour lui-même, une manifestation de faiblesse et de douceur d'âme, et n'aurait pas jugé tout cela mauvais, s'il n'avait pas porté lui-même le coup fatal. C'est pourquoi, la sentence prononcée, il reçut le martyr, avec l'intention d'accomplir le meurtre de ses propres mains. Lorsqu'elle fut conduite [au lieu d'exécution] à la montagne, et Juliana après elle, alors, s'apprêtant à recevoir la fin de sa vie, elle prit soin d'offrir (à Dieu) une prière chère, et, s'agenouillant, elle dit : «Dieu éternel, qui avez étendu les cieux comme une voûte, qui avez fondé la terre sur les eaux. Toi qui ordonnes au soleil de briller sur les bons et les méchants, et qui fais pleuvoir sur les justes et les injustes, accordant cela pour leur bien commun, entends aussi ma prière maintenant, ô Roi, et que quiconque se souvienne de ton nom et de ma souffrance, aucune maladie pernicieuse n'atteigne sa maison, ni rien d'autre qui puisse causer du mal et du chagrin. Tu sais, Seigneur, que nous sommes de chair et de sang, œuvres de tes mains immaculées, honorés par ton image et ta ressemblance. À ces mots, une voix merveilleuse se fit entendre d'en haut, appelant Barbara et Juliana, sa complice dans sa souffrance, au ciel et leur promettant l'exaucement de leurs prières. Touchée par cette douce voix, Barbara se mit en route et fut conduite au lieu de sa mort.

11. Arrivée là, elle inclina la tête sous les mains de son père et accepta la mort par l'épée de celui-ci, démontrant ainsi que le bon fruit peut provenir d'un mauvais arbre. Juliana fut également tuée au même moment par l'un des soldats présents. Au même endroit, le père impie fut puni par le jugement divin, qui ne toléra même pas un instant une telle «bonté» de sa part, en raison de son extrême méchanceté et de l'absence d'espoir de guérison spirituelle. De retour des montagnes, il fut frappé par la foudre et mourut, perdant non seulement cette vie éphémère, mais aussi la vie éternelle. Car, véritablement pitoyable, il n'était digne ni de l'un ni de l'autre. Puis la foudre s'abattit sur le souverain Martianus, et la rapidité de ce feu divinement envoyé révéla le commencement et le signe définitif de ce feu immatériel qui le tourmentera à jamais. Un homme pieux et aimant Dieu, Valentinus, recueillit les corps des martyrs et, comme il convenait, les honora de chants sacrés, puis les déposa pieusement et respectueusement à Gelassia, à douze milles d'Euchaita. Car ces corps sont véritablement une guérison pour les maladies, une joie pour les âmes et un doux divertissement pour les hommes pieux et dévots. À la gloire du Christ, notre vrai Dieu, à qui conviennent honneur, puissance, majesté et splendeur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.